

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 22 septembre 1777

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 22 septembre 1777, 1777-09-22

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 23/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/199>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitEn revenant de la campagne, où j'avais été passer...

RésuméDe retour de la campagne, trouve la lettre de Fréd. II et le Rêve joint. Sa triste vie. [Joseph II] et Volt. Guerre des Anglais contre l'Amérique, bientôt contre la France. Grimm à Stockholm projetant d'aller à Berlin. Le Rêve fait rire et pleurer des sottises humaines. Propose que l'Acad. [de Berlin], qui n'a pas de censeur, mette au concours la question « s'il peut être utile de tromper le peuple ».

Lagrange. Lui transmet un mém. de la part de la Société royale de médecine de Paris. Bel automne.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire77.31

Identifiant890

NumPappasInexistant

Présentation

Sous-titreInexistant

Date1777-09-22

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 189, p. 84-86

Lieu d'expéditionParis

DestinataireFrédéric II

Lieu de destinationPotsdam

Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr., « Paris »

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuss, xxv, 189, pp. 84-86
22 septembre 1777 D'Alembert à Frédéric II

[16306]
Inv. 890

84

L. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

~~de prospérité, un plus beau temps que celui de cet été, une
douce satisfaction intérieure, et un peu de gaieté, qui est le bon-
heur de la vie. Sur ce, etc.~~

189. DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 septembre 1777.

SIRE,

En revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guère, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le *Bêce* très-philosophique qu'elle y a joint. * Je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conseil qu'elle me donne, avec Chaulieu, de semer de fleurs le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de blé, qui se passeraient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le comte de Falkenstein a témoigné pour voir le Patriarche de Ferney, et je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente: car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderoga et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en toute

* Voir l. XV, p. xi et xii, n° IV, et p. 26-31; l. XXIII, p. 407.

comp d'autres) que ces insulaires très-insolents ne viendront pas à bout de leurs colonies; et j'avoue que je ne serais pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paraît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, et s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plus tôt qu'ils pourront, et je souhaite, plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm, à la suite du roi de Suède; je sais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à V. M. C'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore: c'est la seule idée flatteuse qui me reste, et que j'aime au moins à nourrir, si ma frêle machine ne me permet pas de la réaliser.

Je viens à présent, Sire, à l'excellent *Bêre* dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne pensent pas comme V. M. rêve! Hélas! pour le malheur de la pauvre espèce humaine, ce rêve ne l'est pas assez, et tout ce qui en est l'objet n'est que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les sottises humaines, et en voyant avec quel agrément elles y sont persillées, j'ai dit le vers de la comédie.

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.*

Je prendrai, à cette occasion, la liberté de faire une représentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philosophiques, qui va si lentement malgré vos efforts et surtout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre Académie, une classe de philosophie spéculative, qui pourrait, étant dirigée par V. M., proposer pour sujets de ses prix des questions très-intéressantes et très-utiles, celle-ci, par exemple: *S'il peut être utile de tromper le peuple?*^b Nous n'avons jamais osé, à l'Académie française,

* *Les Folies amoureuses*, par Regnard, acte II, scène VI.

^b D'Alembert avait déjà indiqué cette question au Roi, dans ses lettres du 27 décembre 1769, du 9 mars et du 30 avril 1770. Voyez, t. XXIV, p. 467 et suivantes, ces lettres et les réponses de Frédéric, du 8 janvier et du 3 avril 1770. Voyez aussi la lettre de celui-ci à Voltaire, du 3 avril 1770, t. XXIII, p. 376 de notre édition.

proposer ce beau sujet, parce que les discours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raison, deux docteurs de Sorbonne pour censeurs, et qu'il n'est pas possible, avec de pareilles gens, d'écrire rien de raisonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés, ni Sorbonne, et une question comme celle-là serait bien digne d'être proposée par elle à tous les philosophes de l'Europe, qui se feraient un plaisir de la traiter. De pareils sujets vaudraient mieux, ce me semble, que la plupart de ceux qui ont été proposés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier surtout* m'a paru bien étrange par son inintelligibilité; je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus, et je suis bien sûr que mon ami la Grange n'a pas été consulté; il aurait certainement épargné à l'Académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant, que je ne doute pas du succès de ma demande. La Société royale de médecine établie à Paris, et composée de ce qu'il y a dans la Faculté de meilleur et de plus instruit, connaissant les bontés dont V. M. m'honore, s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à V. M., et pour en obtenir les éclaircissements qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaise saison, et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de V. M.

Je suis avec la plus tendre vénération, etc.

* Sur la force primitive. Voyez les *Souvenirs d'un citoyen* (par Formey) Berlin, 1789, t. I, p. 133 et 136, et t. II, p. 366—372.